

Φ LEÇON n°10	QU'EST-CE QU'UNE BONNE ACTION ?
Plan de la leçon	Introduction 1. L'éthique des vertus 2. L'éthique déontologiste 3. L'éthique utilitariste - Exercice d'application n°1 : Peut-on mentir ? - Exercice d'application n°2 : Le dilemme du tramway
Perspectives	2. La morale et la politique
NOTIONS PRINCIPALES	LE DEVOIR, LA JUSTICE, LA LIBERTÉ
Notions secondaires	Raison, Bonheur
Repères conceptuels	Légal / Légitime
Auteurs étudiés	Aristote, E. Kant, J. Bentham, J.-S. Mill.
Travaux	- Reprendre dans un carnet les définitions du cours à retenir. - Écrire une courte synthèse de la leçon lorsqu'elle est terminée (vous pourrez être interrogés au début de la leçon suivante) : Qu'est-ce que j'ai retenu ? (Je note les idées-clés que je retiens de la leçon, les thèses des auteurs ou les questions qu'ils posent) - Évaluation : contrôle de connaissances (1 h).

Introduction

Questions

- Qu'est-ce qu'une bonne action, une action moralement juste ?
- Pourquoi agissons-nous par devoir ? Pourquoi s'oblige-t-on à faire le bien ?
- Est-on bon par vertu, par intérêt, ou gratuitement, sans rien attendre en retour ?

“Criton” (Platon)

Dans ce dialogue de Platon, Socrate est mis face à une injustice : il a été condamné à mort injustement par un tribunal d'Athènes. La veille de sa mort, Criton, un ami, lui propose de l'aider à s'évader de prison. Socrate va poser le problème au niveau de la morale : Qu'est-ce qu'être juste ? Serai-je un homme bon si je m'évade ? Sa réponse sera la suivante : **mieux vaut subir une injustice qu'en commettre une, on ne répond pas au mal par le mal**. Il refuse donc la proposition de Criton.

1. Qu'est-ce qu'un devoir moral ?

Le devoir

1. **Agir par devoir**, c'est s'obliger à faire quelque chose que l'on pourrait éviter de faire (aider quelqu'un, par exemple). Le devoir est donc synonyme d'**obligation**.
2. Cette obligation implique d'avoir le choix, donc d'être libre (si j'aide quelqu'un qui me menace d'une arme, il ne s'agit pas d'une obligation mais d'une contrainte : dans cette situation, je n'aide pas par devoir. Je n'agis pas librement, mais par nécessité). Cette liberté de faire ou ne pas faire une action morale se nomme **liberté morale**.
3. Les choix moraux impliquent donc une **responsabilité** : puisque nous avons agi librement, nous sommes responsables de nos actes (= nous avons agi volontairement et en assumons les conséquences). Ceux qui agissent sous la contrainte sont considérés comme irresponsables (ils n'ont pas à assumer leurs actes, car ils ne dépendaient pas d'eux).

	AGIR PAR DEVOIR	AGIR PAR NÉCESSITÉ
1.	= OBLIGATION	= CONTRAINTE
2.	<= LIBERTÉ (MORALE)	<= NÉCESSITÉ
3.	=> RESPONSABILITÉ	IRRESPONSABILITÉ

La morale

Lorsque nous agissons et que notre action peut avoir des conséquences sur autrui, nous nous conformons généralement à des devoirs moraux (par exemple : "*respecter autrui*", "*ne pas voler*", "*ne pas mentir*", etc.). Nous agissons donc en fonction d'une certaine morale.

Étymologiquement, le mot "morale" vient du latin *mores*, qui signifie "mœurs" (les habitudes, coutumes, comportements d'un groupe social). **La morale est l'ensemble des règles de conduite reconnues par les membres d'une société ou d'un groupe de personnes.**

EXERCICE - SYNTHÈSE (DÉFINIR) :

- DEVOIR (notions du programme) :

- Liberté morale :

- Responsabilité :

- Morale :

2. Morale, Droit et Justice

Il faut distinguer **les règles du Droit et les règles de la morale** :

- **Les règles morales** : (1) Elles ne sont pas écrites. Nous les connaissons parce qu'elles nous ont été transmises oralement par notre éducation. (2) Au sein d'une même société, plusieurs morales peuvent donc cohabiter (laïques et religieuses, de droite et de gauche, etc.). (3) Elles déterminent ce qu'il est légitime de faire (**légitime = "juste" au sens moral**). Elles n'ont pas de valeur légale, sauf si elles sont identiques aux lois (par exemple : "*ne pas tuer*" est aussi bien une règle morale qu'une règle de droit).
- **Le Droit** : (1) C'est l'ensemble des droits et des devoirs inscrits dans la loi d'un pays. (2) Ils concernent donc tous les citoyens, qui doivent obéir aux mêmes lois, quelle que soit leur sensibilité morale (croyance religieuse, conviction politique, etc.). (3) Le droit détermine ce qu'il est légal de faire dans une société (**légal = "juste" au sens juridique** : ce qui est permis ou interdit par la loi).
- La **justice** se définit donc en deux sens :
 - Au **sens moral**, la justice est synonyme de recherche du bien ou d'acte légitime (chercher la justice, c'est chercher à atteindre ou à faire le bien). Ce "bien" varie selon les morales (cela peut être la générosité, l'égalité, l'épanouissement de l'individu, l'altruisme, etc.).
 - Au **sens juridique**, la justice est l'obéissance aux lois, la conformité au Droit, le fait d'être dans la légalité. La justice en ce sens varie d'un pays à un autre, puisque les lois y sont différentes (il est légal dans certains pays de consommer certaines drogues, alors que c'est illégal dans d'autres).

EXERCICE - SYNTHÈSE (DÉFINIR)

- Droit :

- Légal :

- Légitime :

- JUSTICE (notion du programme) :

3. L'éthique

Éthique et morale

La morale ne devrait pas consister à obéir aveuglément à des règles. Une action réellement morale consiste à **bien agir tout en sachant pourquoi cet acte est bon**. La morale implique une part de réflexion : dans ce cas, elle devient une **éthique** (une morale personnelle, réfléchie). **L'éthique** est donc une réflexion sur les fondements de la morale. Il s'agit de réfléchir à des principes universels, permettant de dégager une définition du bien et du mal, du juste et de l'injuste.

La morale est-elle relative ?

L'éthique ne se contente donc pas d'édicter des règles, comme la morale. Elle s'interroge sur les valeurs à l'origine de la morale, et tente d'éviter le **relativisme moral**.

Le relativisme moral est la thèse selon laquelle les règles morales ne sont pas universelles, mais dépendent des époques et des sociétés, et donc qu'elles se valent toutes, qu'on ne peut affirmer qu'une morale est supérieure à une autre. Par exemple, cela consisterait à affirmer que l'excision (ablation du clitoris pratiquée sur des petites filles dans certaines sociétés africaines et asiatiques) n'est pas mauvaise en soi, mais seulement mauvaise pour les cultures qui ne la pratiquent pas.

La question de la morale pose donc un vrai problème :

1. Il est évident que les mœurs, les coutumes sont différentes d'une société à l'autre, et elles deviennent des morales relatives à chaque société
2. Mais la morale doit aussi être une réflexion sur le bien et le mal, le juste et l'injuste, des notions qui devraient être universelles.
3. L'éthique peut-elle donc fonder des règles universelles, qui valent pour tous les êtres humains ?

Nous allons voir dans cette leçon que la philosophie a réfléchi à ces **fondements** ou **principes universels de la morale**. Au cours de l'histoire de la philosophie, trois grandes éthiques se sont dégagées de ces réflexions : **l'éthique des vertus**, **l'éthique déontologique**, et **l'éthique utilitariste**.

Synthèse

EXERCICE - SYNTHÈSE (DÉFINIR) :

- Éthique :

- Relativisme moral :

1. L'éthique des vertus (ou éthique aristotélicienne)

Définitions

L'éthique des vertus est la plus ancienne des théories morales, puisqu'elle remonte à l'Antiquité grecque. Elle considère que la justice (le bien) consiste dans la vertu. Pour comprendre cela, il faut distinguer "la" vertu et "les" vertus :

- Le mot "vertu" vient du latin *virtus* (« force d'âme », « bravoure ») dérivé de *vir* : « homme ». **La vertu** est synonyme d'excellence (*arété* en grec) : c'est ce qui nous rend meilleurs, plus proches de l'idéal humain. En ce premier sens, la vertu est le désir d'atteindre la perfection morale. Quelqu'un de vertueux est quelqu'un qui désire être bon, qui veut que sa propre personne soit bonne.
- **Les vertus** sont des qualités personnelles, des traits de caractère qui nous permettent d'être de bonnes personnes. Les philosophes grecs ont cherché à faire une liste des vertus principales. Chez Platon, par exemple, ce sont les "*quatre vertus cardinales*" : la sagesse, le courage, la tempérance (= la modération, le contraire de l'excès), et la justice. Cette tradition a été poursuivie par le christianisme qui a ajouté aux vertus cardinales de Platon des vertus de nature religieuse, appelées vertus "*théologiques*" : la foi, l'espérance, la charité.

À la question "**Comment faire le bien ?**", l'éthique des vertus répond donc : **en cherchant à être une bonne personne**. Notre questionnement face à un **dilemme** (hésitation) **moral** (par exemple : *Dois-je me mettre en danger afin de sauver une personne de la noyade ?*) devrait être : **Quel type d'être humain je veux être ?**

La vertu pour Aristote

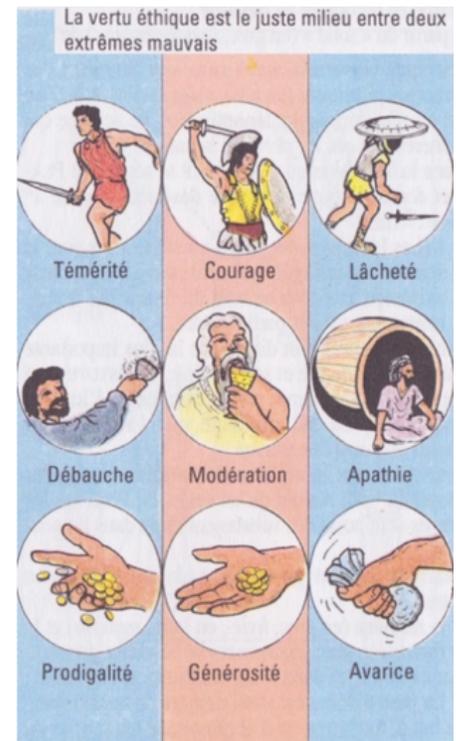
Qu'est-ce que la vertu ? Qu'est-ce qu'une personne vertueuse ? Il y a pour Aristote deux grandes dimensions de la vertu : l'**excellence** (1.), et la **prudence** (2.). La première est théorique, la seconde pratique.

1. **L'excellence**. La vertu d'une chose, c'est sa capacité à réaliser sa fonction. Par exemple, une plante peut avoir une vertu médicinale : sa fonction est de soigner. La vertu, c'est la puissance présente virtuellement dans une chose et qui attend d'être réalisée (la fleur est présente virtuellement dans le bourgeon ; la floraison est la vertu du bourgeon).

La personne vertueuse est donc celle qui choisit un genre de vie lui permettant d'atteindre sa vertu d'être humain, c'est-à-dire sa fonction propre. La fonction de l'être humain, selon Aristote, est de penser, de développer sa raison (raison théorique : dans la philosophie et le savoir ; + raison pratique : dans la politique). Être bon moralement, c'est donc privilégier une existence proprement humaine, c'est-à-dire une vie philosophique et politique.

2. **La prudence**. Mais la vertu est aussi une manière de bien se comporter concrètement dans la vie de tous les jours. La règle pour être au quotidien une bonne personne est celle de la prudence. La prudence consiste à agir en évitant les excès, en choisissant toujours le juste milieu entre deux attitudes extrêmes. C'est un travail sur soi, une attitude qui s'acquiert. Par exemple, la vertu du courage se situe entre deux contraires, deux vices : la témérité (agir inconsciemment) et la lâcheté (fuir).

La prudence consiste donc à toujours réfléchir à quelle est la meilleure attitude à choisir entre deux vices contraires. La prudence sait s'adapter aux différentes situations qui se présentent et permet de prendre la bonne décision en évitant les excès.



EXERCICE - SYNTHÈSE :

- Qu'est-ce que la vertu ?
- Qu'est-ce qu'une vertu ?
- Selon l'éthique des vertus, pourquoi faudrait-il sauver quelqu'un de la noyade ?

2. L'éthique déontologiste (ou éthique kantienne)

Définition

L'éthique du devoir (qu'on appelle également éthique déontologique ou déontologisme), affirme que nous devons fonder nos actions sur des principes, des devoirs, ou encore des impératifs moraux. Par exemple : toujours aider autrui quand il en a besoin ; ne jamais pas mentir ; ne pas faire souffrir ; respecter ses promesses.

Ces principes sont inconditionnels : cela signifie qu'on ne peut jamais y déroger, y désobéir. Ils ne sont pas justifiés par la situation ou par les conséquences de nos actions ("La fin ne justifie pas les moyens"). Ils sont donc intrinsèquement moraux, ils sont bons en soi et ils sont universels, valables en tout temps et en tous lieux.

Mais le problème est de déterminer quels sont ses principes. Emmanuel Kant est le philosophe le plus célèbre associé à cette tradition éthique, et il a théorisé la manière de trouver les principes qui doivent guider nos actions : la "*bonne volonté*" et la formulation d'un "*impératif catégorique*".

La bonne volonté, à l'origine de nos actions

Selon Kant, il doit y toujours avoir à l'origine de nos actions morales une "*bonne volonté*", une "*bonne intention*". Cela signifie que **nous ne devons pas bien agir par intérêt, en espérant de bonnes conséquences sur notre existence** (par exemple une récompense, ou par peur de la punition, ou pour le plaisir d'avoir bien agi), mais **nous devons agir par "sens" du devoir, par "amour" ou "respect" de la loi morale**. Cette attitude nous prémunit de toute hésitation et nous oblige à faire le bien : en effet, nous pourrions hésiter à bien agir si, par exemple, cela ne nous procurait pas du plaisir, ou la reconnaissance d'autrui.

La conséquence de cette bonne volonté est importante : pour Kant, même si nous échouons dans notre action (par exemple si je n'arrive pas à sauver quelqu'un de la noyade alors que j'ai essayé), le fait d'avoir voulu bien agir suffit à rendre notre acte bon.

L'impératif catégorique, le guide de nos actions

Mais pour agir par amour du devoir, il faut connaître avec certitude notre devoir. Il est donc nécessaire de fonder notre morale sur des principes. Ces principes, Kant les appelle des "*impératifs catégoriques*" :

- Ce sont des impératifs parce qu'ils nous imposent une conduite.
- Ils sont catégoriques parce que nous ne pouvons pas y désobéir, quelle que soit la situation (la fin ne justifie pas les moyens).

Kant ne fournit pas une liste d'interdictions (sur le modèle des 10 commandements : *tu ne tueras point, tu ne voleras point*, etc.). La morale est question de réflexion personnelle. Selon lui, **il faut toujours se demander si la raison pour laquelle nous allons agir pourrait être adoptée par tout le monde, autrement dit si elle est universelle**. Il faut donc obéir à un principe, que Kant nomme un impératif catégorique :

« *Agis toujours de telle sorte que tu puisses vouloir que la maxime de ton action soit considérée en même temps comme une loi universelle.* »

(Emmanuel Kant, "Fondation de la métaphysique des mœurs", 1785)

Explication de la citation :

- « *Agis toujours de telle sorte...* » : face à un problème moral, dans toutes les situations, à tout moment, agis toujours de la même manière...
- « *... que tu puisses vouloir...* » : oblige-toi à vouloir, impose-toi une conduite...
- « *... que la maxime de ton action...* » : une maxime est la formulation d'une règle de conduite, la "*maxime de ton action*" est donc la règle à partir de laquelle tu vas agir...
- « *... soit considérée en même temps comme une loi universelle.* » : cette règle à partir de laquelle tu vas agir ne doit pas te concerner seulement toi, mais pouvoir être adoptée par tout le monde, être donc une loi universelle, une règle valable pour tout le monde.

Cet impératif catégorique peut donc être compris ainsi : **dans toutes les situations morales, avant de te décider, demande-toi si tout le monde pourrait agir en suivant le même principe que toi.**

L'éthique, pour Kant, a donc de très fortes exigences :

1. **Nous sommes nous-mêmes les auteurs de notre morale, mais cette morale doit être universelle.** Lorsque nous agissons moralement, nous sommes responsables de nos actes face à l'ensemble de l'humanité, nous donnons l'exemple, et nous devons vouloir que tout le monde puisse agir comme nous. Un voleur ne voudrait pas que tout le monde vole, il ne voudrait pas d'un monde où la propriété est sans cesse menacée : s'il suivait l'impératif catégorique de Kant, il refuserait de voler.
2. **La fin ne justifie pas les moyens** : pour Kant et l'éthique déontologique, il est exclu de faire quelque chose de mal pour parvenir à une bonne fin. C'est l'acte en lui-même qui est jugé, et pas ses conséquences. Par exemple, je ne pourrais pas mentir ou voler pour aider quelqu'un, car mon acte irait à l'encontre de l'impératif catégorique. Pour la même raison, je ne pourrais pas torturer quelqu'un qui aurait un renseignement permettant de sauver des vies).

EXERCICE - SYNTHÈSE :

- Qu'est-ce que l'éthique déontologique ?
- Qu'est-ce qu'un la «bonne volonté» selon Kant ?
- Qu'est-ce qu'un «l'impératif catégorique» selon Kant ?
- Selon l'éthique déontologique, pourquoi faudrait-il sauver quelqu'un de la noyade ?

3. L'éthique utilitariste (ou conséquentialisme)

En opposition à l'éthique déontologique, l'éthique utilitariste est une éthique des conséquences (ou « conséquentialisme »). L'utilitarisme se préoccupe uniquement des conséquences de nos actions, et pas de nos intentions. L'idée est la suivante : si l'on veut juger les actions d'un point de vue moral, si l'on veut savoir si une action est bonne, il faut regarder non pas l'intention ou les principes à l'origine de nos actions, comme le veut Kant, mais le résultat, les conséquences de ces actions. **Une action est juste si ses conséquences sont utiles (c'est-à-dire bonnes), et elle est injuste si ses conséquences sont nuisibles (c'est-à-dire mauvaises).**

Par exemple, il est juste de sauver quelqu'un de la noyade si cette personne est bonne, mais ce serait injuste de sauver un tueur en série de la noyade, car les conséquences de notre action seraient mauvaises. Autre exemple : la torture peut être justifiée

Mais qu'est-ce qu'une conséquence utile ? C'est une amélioration générale de l'état du monde. Nous devons choisir les actes qui contribueront le plus à améliorer la situation générale des êtres humains, leur bonheur. À l'inverse de l'éthique du devoir, l'éthique utilitariste affirme donc que **la fin justifie les moyens** : si la fin (la finalité, le but de notre action) est bonne, alors tous les moyens employés sont légitimes. Par exemple, un médecin peut mentir à son patient si cela lui donne plus de chances de guérir. Ou torturer quelqu'un pour sauver des vies peut être justifié.

Jeremy Bentham et John Stuart Mill

Les deux grands représentants de l'utilitarisme sont Jeremy Bentham et John Stuart Mill, philosophes anglais du 18e siècle. Selon ces deux penseurs, une action est bonne si elle est utile, autrement dit si elle a une conséquence positive. Or, ce qui rend utile un acte, pour un être humain, c'est qu'il peut lui procurer du bonheur. Donc, en quoi nos actions sont-elles bonnes ou mauvaises ? Elles sont bonnes si elles rendent heureux, mauvaises si au contraire elles rendent malheureux.

Mais le bonheur recherché ne se réduit pas au bonheur individuel (dans ce cas, ce serait une morale égoïste, qui ne défend que le bonheur de l'individu sans se soucier de celui des autres, ce qui n'est pas le cas de l'utilitarisme). Selon la formule de Bentham, il faut chercher dans la morale « *le plus grand bonheur du plus grand nombre* ». Ainsi, une action est bonne si elle contribue au bonheur général et pas simplement au bonheur personnel. Cela implique donc que le bonheur personnel, ou celui d'une minorité, puissent être parfois sacrifiés au nom du bonheur collectif. Le principe de la morale utilitariste est donc celui de la **maximisation du bonheur : faire en sorte qu'après avoir agi, on ait pu maximiser la somme de bonheur dans le monde, c'est-à-dire que le monde soit plus heureux qu'il ne l'était avant.**

Dans cette théorie, pour que l'action morale réussisse, il est donc important de calculer les conséquences de nos actions, en fonction du plaisir ou de la peine qu'elles produisent.

L'éthique utilitariste est hédoniste : le bonheur se calcule par la somme des plaisirs obtenus. Pour prévoir les conséquences de nos actes, il faut donc calculer l'intensité du plaisir que l'on produira, sa durée, sa qualité, sa quantité.

John Stuart Mill a introduit l'idée d'une différence entre les plaisirs : tous ne sont pas de même nature et de même valeur, ce qui rend le calcul plus complexe. Par exemple, les plaisirs intellectuels, les plaisirs de l'esprit, sont supérieurs, selon lui, aux plaisirs matériels (ils sont plus intenses et plus durables). Il faut donc agir en réfléchissant aux types de plaisirs que nos actions vont procurer à nous et aux autres.

EXERCICE - SYNTHÈSE :

- Qu'est-ce que l'éthique utilitariste ?
- Qu'est-ce qu'un la «principe de maximisation» selon Jeremy Bentham ?
- En quoi consiste le bonheur selon les utilitaristes ?
- Selon l'éthique utilitariste, pourquoi faudrait-il sauver quelqu'un de la noyade ?

Synthèse

Ethique des vertus	Déontologisme	Conséquentialisme
Une bonne action correspond au déploiement de vertus individuelles, à leur accomplissement ou au perfectionnement de qualités essentielles	Une bonne action correspond au respect d'une règle morale , à l' intention de poursuivre un principe à portée universelle	Une bonne action correspond à de bonnes conséquences , comme éviter des douleurs/des peines/des souffrances ou générer de la joie/du plaisir/du bien-être

Exercice d'application n°1 : Peut-on mentir ?

Benjamin constant, philosophe français, s'attaque au déontologisme de Kant en partant d'une situation concrète. Kant affirme que nous avons un impératif catégorique de véracité : nous devons toujours dire la vérité, ne jamais mentir. Benjamin Constant imagine la situation suivante pour montrer l'absurdité de la position de Kant : **si un ami à vous, poursuivi par un assassin, se cache chez vous, et que l'assassin frappe à votre porte et vous demande s'il est là : allez-vous mentir à l'assassin, ou dénoncer votre ami par devoir de véracité, par interdit moral du mensonge ?**

Benjamin Constant, Des réactions politiques (1796)

Le principe moral que dire la vérité est un devoir, s'il était pris de manière absolue et isolée, rendrait toute société impossible. Nous en avons la preuve dans les conséquences directes qu'a tirées de ce dernier principe un philosophe allemand qui va jusqu'à prétendre qu'envers des assassins qui vous demanderaient si votre ami qu'ils poursuivent n'est pas réfugié dans votre maison, le mensonge serait un crime [...]. Qu'est-ce qu'un devoir ? L'idée de devoir est inséparable de celle de droits : un devoir est ce qui, dans un être, correspond aux droits d'un autre. Là où il n'y a pas de droit, il n'y a pas de devoirs. Dire la vérité n'est donc un devoir qu'envers ceux qui ont droit à la vérité. Or nul homme n'a droit à la vérité qui nuit à autrui.

Quels sont les arguments de Constant pour réfuter le devoir inconditionnel de ne jamais mentir ? À laquelle des trois grandes éthiques rattachez-vous cette réflexion ?

Kant répond à Benjamin Constant dans un ouvrage, "Du prétendu droit de mentir", dans lequel il défend sa position : il faut toujours dire la vérité, même à un assassin.

Emmanuel Kant, D'un prétendu droit de mentir par humanité (1797)

Avez-vous arrêté *par un mensonge* quelqu'un qui méditait alors un meurtre, vous êtes juridiquement responsable de toutes les conséquences qui pourront en résulter ; mais êtes-vous resté dans la stricte vérité, la justice publique ne saurait s'en prendre à vous, quelles que puissent être les conséquences imprévues qui en résultent. Il est possible qu'après que vous avez loyalement répondu oui au meurtrier qui vous demandait si son ennemi était dans la maison, celui-ci en sorte inaperçu et échappe ainsi aux mains de l'assassin, de telle sorte que le crime n'ait pas lieu ; mais, si vous avez menti en disant qu'il n'était pas à la maison et qu'étant réellement sorti (à votre insu) il soit rencontré par le meurtrier, qui commette son crime sur lui, alors vous pouvez être justement accusé d'avoir causé sa mort. En effet, si vous aviez dit la vérité, comme vous la saviez, peut-être le meurtrier, en cherchant son ennemi dans la maison, eût-il été saisi par des voisins accourus à temps, et le crime n'aurait-il pas eu lieu. Celui donc qui *ment*, quelque généreuse que puisse être son intention, doit, même devant le tribunal civil, encourir la responsabilité de son mensonge et porter la peine des conséquences, si imprévues qu'elles puissent être. C'est que la véracité est un devoir qui doit être regardé comme la base de tous les devoirs fondés sur un contrat, et que, si l'on admet la moindre exception dans la loi de ces devoirs, on la rend chancelante et inutile.

1. Quels sont les arguments de Kant pour défendre son devoir de dire la vérité, même si c'est à un assassin ?
2. À quels principes de l'éthique déontologique ces arguments correspondent-ils ?
3. Imaginez ce que répondrait un partisan de l'éthique des vertus à Kant et à Constant.

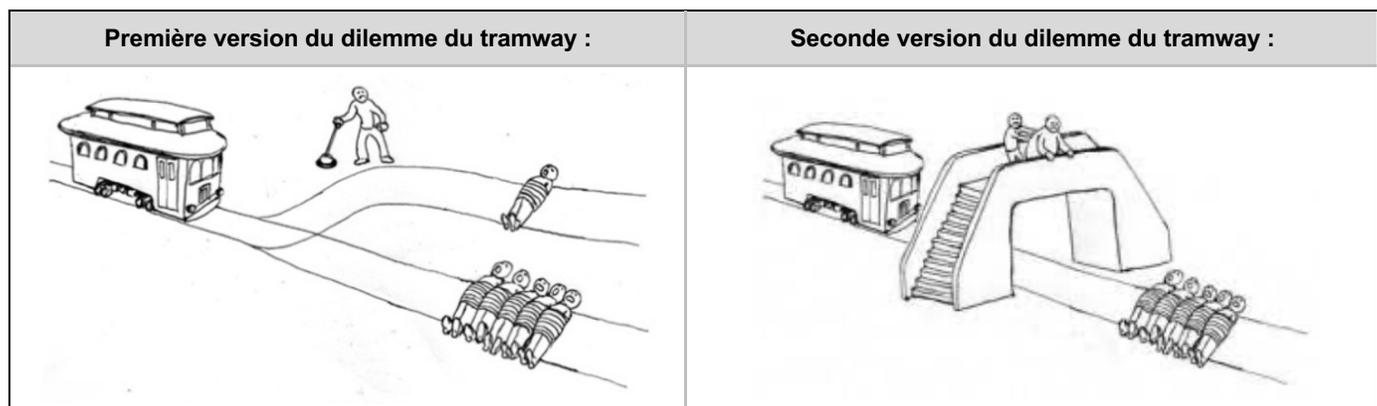
Exercice d'application n°2 : le dilemme du tramway

Une expérience de pensée, en philosophie, est une situation imaginaire qui permet de poser un problème, de tester des thèses philosophiques.

La philosophe Philippa Foot a imaginé en 1967 une expérience de pensée qui deviendra célèbre : **l'expérience du tramway fou**. Son scénario est le suivant : **le conducteur d'un tramway dont les freins ont lâché fonce vers une voie où travaillent cinq ouvriers ; il a la possibilité de dévier le tramway vers une voie où ne travaille qu'un seul ouvrier**. Que feriez-vous à sa place ? Ce dilemme du tramway de Philippa Foot a été adapté de très nombreuses fois et même testé sous forme de sondages. Sa version classique nous place devant un poste d'aiguillage : c'est nous qui allons décider si nous devons dévier le tramway vers la voie où il n'y a qu'un seul ouvrier, afin d'en sauver cinq.

Une autre philosophe, Judith Jarvis Thomson, modifie ce scénario pour en approfondir le dilemme moral. Imaginons que nous soyons sur un pont, au-dessus d'un tramway incontrôlable qui fonce vers cinq ouvriers. Il y a à côté de nous un homme obèse. En le poussant par-dessus le pont, il fera dérailler le tramway et sauvera les cinq ouvriers. Que ferons-nous ? Cette situation a ceci de différent avec la première que, pour sauver cinq vies, nous devons assassiner quelqu'un, de nos propres mains, alors que dans la première situation, nous avons juste à actionner un mécanisme, celui du poste d'aiguillage.

Ces situations, même si elles ne sont pas réalistes, ont le mérite d'interroger les principes du conséquentialisme. **Est-ce que la fin justifie les moyens ? Peut-on sacrifier une personne pour en sauver cinq, par exemple ?**



Exercice page suivante : expliquez ce que feraient dans la situation du tramway fou (et quels seraient ses arguments) : (1) un utilitariste (2) un déontologiste (3) un partisan de l'éthique des vertus.

	Que fait-il ?	Comment justifie-t-il son choix ?
Utilitarisme		
Déontologisme		
Éthique des vertus		